

Le silphium - État de la question

In: Journal des savants. 2004, N°2. pp. 191-226.

Citer ce document / Cite this document :

Amigues Suzanne. Le silphium - État de la question. In: Journal des savants. 2004, N°2. pp. 191-226.

doi : 10.3406/jds.2004.1685

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_2004_num_2_1_1685

LE SILPHIUM ÉTAT DE LA QUESTION*

L'histoire du silphium¹, retracée dans de nombreuses publications depuis le début du XIX^e siècle², peut être résumée ici brièvement, comme simple préambule à l'exposé des aspects controversés de la question.

Quand les colons théréens s'installèrent en Libye, où ils devaient fonder Cyrène en 631 *a. C.*, ils y découvrirent une plante étrangère au monde égéen, qu'ils appelèrent σίλφιον en se bornant à helléniser le vocable indigène correspondant. C'était une plante du type de la fêrule commune, autrement dit une Ombellifère, dont toutes les parties renfermaient un suc fortement aromatique qui se coagulait en une masse résineuse, après incision de la racine ou de la tige. Il est probable que les Libyens autochtones utilisaient ce produit depuis la nuit des temps pour soigner toutes sortes de maux. Sitôt connu des médecins grecs, le « suc de Cyrénaïque » (ὀπὸς κυρηναϊκός) devint une panacée, aussi coûteuse que recherchée, de sorte que

* Cet article est la version développée d'une communication présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 2 avril 2004, sous le patronage de M. Paul Bernard. Je remercie vivement MM. Jean Leclant et Jean Marcadé d'en avoir accepté la publication dans le *Journal des Savants*, dont le format permet une illustration adaptée au sujet.

1. Orthographe adoptée par le *Trésor de la Langue française, s.v.* (t. 15, 1992), avec mention de la variante « silphion ». On trouvera dans le présent article la forme « silphium », qui peut être considérée comme intégrée dans notre langue (présente au *Dictionnaire de l'Académie française* depuis 1878), hormis les citations, pour lesquelles la graphie du texte original sera conservée.

2. La première en date est celle de J.P. THRIGE, *Res Cyrenensium*, Hafniae, 1828 (réimpr. Verbania, 1940), la plus détaillée (avec des longueurs et des inexactitudes), celle de A. MACÉ, « Les voyageurs modernes dans la Cyrénaïque et le silphium des Anciens », *RA*, 14, 1857, p. 143-160, 227-237, 338-354. Tout l'essentiel est dit dans le chapitre « Du silphion » de F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1952, p. 246-263 (cité désormais *Cyrène*), complété et mis à jour par deux articles du même auteur, « Le problème du silphion », *Bull. Soc. Antiquaires de France*, 1985, p. 54-60, et « Du silphion », dans *Cyrenaica in Antiquity*, éd. G. Barker et alii, Oxford, 1985, p. 165-172.

le monopole du silphium, détenu par les Battiades, contribua largement à la prospérité de Cyrène. Selon la chronologie révisée en 1996 par A. Laronde³, le silphium apparaît dans le monnayage de Cyrène, comme emblème de la cité, au cours de la dernière décennie du VI^e siècle. Les V^e et IV^e siècles sont l'âge d'or de cette plante qui prospère à l'état sauvage, sans aucun soin. L'exploitation en est bien organisée : les Libyens recueillent le suc dans la steppe ; à Cyrène on le stabilise en y mélangeant de la farine de blé ; ce produit est ensuite exporté vers Athènes, grande consommatrice d'ὄπος κυρηναϊκός, et aussi friande de la tige séchée du silphium, utilisée comme condiment. Quelle que soit son abondance naturelle, une plante que l'on saigne à mort pour extraire son suc régresse rapidement. Aussi les rois de Cyrène avaient-ils réglementé le sectionnement des racines et interdit d'en couper plus qu'on n'en pouvait utiliser. Malgré cette précaution, l'exploitation du silphium périclita, probablement dès l'époque hellénistique, pour laquelle la documentation fait défaut, en tout cas lorsque Ptolémée Apion eut cédé, en 96 a.C., la Libye à Rome, qui se trouva désormais seule bénéficiaire de cette ressource. Elle n'en profita pas longtemps. Vers le tournant de l'ère, Strabon⁴ constate que le suc de Cyrénaïque « en est venu presque à manquer », du fait de Barbares nomades qui « par hostilité » ont systématiquement détruit les racines de la plante. Quelques décennies plus tard, l'extinction du silphium est consommée en Cyrénaïque, au dire de Pline⁵ : « Depuis de nombreuses années déjà il a disparu de cette région, parce que les fermiers des pâturages, trouvant en cela plus de profit, la dévastent en y faisant paître les troupeaux. De notre temps, on n'en a trouvé qu'un seul pied, qui fut envoyé à l'empereur Néron ».

Dans ces conditions, n'est-ce pas peine perdue que de chercher à retrouver le silphium, en Libye ou ailleurs, sous les traits d'une espèce actuelle ? Remarquons d'abord que nos deux auteurs font bon marché de la vraisemblance. Strabon décrit plus loin⁶ la zone du silphium comme une

3. A. LARONDE, « Le silphium sur les monnaies de Cyrène », *Studi Miscellanei*, 29-1, 1996, p. 157-168.

4. Strab. XVII, 3, 22 (C 837).

5. Pline, XIX, 39 (trad. J. André, CUI, 1964).

6. Strab. XVII, 3, 23 (C 839).

bande de 1 900 stades⁷ sur 300, soit environ 350 km sur 55, ce qui représente une superficie de plus de 19 000 km². Même si les peuplements de silphium étaient naturellement discontinus et dégradés par une longue exploitation, des incursions de nomades ne peuvent pas les avoir fait disparaître d'un aussi vaste territoire. Sachant d'autre part que le silphium avait « une racine volumineuse et grosse, longue d'une coudée [44 cm] ou un peu plus »⁸, comment imaginer les participants à ces raids s'attardant à l'arracher ? La destruction des racines a bien été une cause essentielle de la régression du silphium, mais elle résultait normalement de l'extraction du suc. On peut en reconstituer le processus d'après les récits des voyageurs qui ont assisté en Perse à l'exploitation de l'assa-foetida⁹, le « suc de Médie » (ὄπος μηδικός) importé à Rome comme succédané du silphium quand celui-ci vint à manquer : la plante est dépouillée de ses parties aériennes et coupée au collet ; après avoir recueilli le suc épanché, on rafraîchit la coupe pour obtenir une seconde récolte ; ensuite la racine épuisée se putréfie.

Pline est encore moins convaincant lorsqu'il explique par la cupidité des publicains la substitution d'un pastoralisme banal à la production d'une denrée vendue au poids de l'argent¹⁰. On retiendra cependant de son analyse les dégâts causés au silphium par l'utilisation de ses peuplements comme pacages. Les moutons étaient en effet friands de cette plante qui, selon Théophraste¹¹, les engraisait beaucoup et donnait à la viande un goût délicieux. Mais en un temps où l'exploitation de l'ὄπος κυρηναϊκός battait son plein, on ne leur abandonnait que les lieux d'accès difficile, et cela bien avant que la plante ait mûri ses graines¹², afin de ne pas nuire à sa multiplication. Au sujet du silphium oriental qui est l'assa-foetida (*Ferula assa-foetida* L.), Arrien confirme d'après Aristobule, donc pour la même époque¹³, les précautions prises en Cyrénaïque contre la voracité des

7. En note à Pline, V, 33, J. Desanges (CUF, 1980, p. 374, n. 4) restitué au texte de Strabon ἐννακοσίων après χιλίων (leçon du palimpseste du Vatican).

8. Thphr., *HP* VI, 3, 1 et 4.

9. Citations dans mon commentaire de Thphr., *HP* VI, 3, 2 (CUF, 1993, p. 144-145).

10. Pline, XIX, 88.

11. Thphr., *HP* VI, 3, 1.

12. Thphr., *HP* VI, 3, 6 : « au printemps et en hiver on les laisse aller dans la montagne ».

13. Arrien, *Anab.* III, 28, 5-7. Sur Aristobule et son importance en tant qu'historien d'Alexandre, voir P. PÉDECH, *Historiens Compagnons d'Alexandre*, Paris, 1984, p. 331-405, en part. p. 382-383 et 399. Les observations d'Aristobule sur la végétation de l'Indu-Kush datent de l'hiver 330-329, où Alexandre franchit le massif du sud au nord, à la poursuite de Bessos.

troupeaux : « Dans ce Caucase-là [l'Indu-Kush] il n'y a pour toute végétation que des pistachiers et du silphium, au dire d'Aristobule. Néanmoins, d'après lui, ce massif était habité par une population nombreuse, et de nombreux ovins et bovins y pâturaient, parce que précisément les moutons raffolent du silphium et s'il arrive à l'un d'eux de sentir de loin du silphium, il court vers la plante, commence par brouter la fleur, puis déterre la racine et la dévore à son tour. C'est pour cela qu'à Cyrène on éloigne le plus possible les troupeaux des lieux où pousse le silphium ; certains vont jusqu'à entourer l'emplacement avec une palissade, afin que même si des moutons s'en approchaient, il leur soit impossible d'y pénétrer, car le silphium a une grande valeur pour les Cyrénéens ».

À travers les explications inadéquates de Strabon et de Pline, on aperçoit donc les causes réelles – surexploitation des racines et destruction des parties aériennes par les herbivores – d'une régression dramatique du silphium cyrénéen. Peut-on parler d'extinction ?

Il ressort d'une patiente enquête menée par D. Roques¹⁴ sur les textes techniques des deux premiers siècles de notre ère que l'ὄπὸς κυρηναϊκός, en latin *laser cyrenaicum*, conservait malgré sa rareté un usage essentiellement thérapeutique¹⁵. Une part de tradition livresque n'est pas exclue dans le cas de traités médicaux qui proposent au praticien plusieurs prescriptions entre lesquelles il lui appartiendra de choisir, compte tenu des ressources pharmaceutiques disponibles. Ainsi Soranos d'Éphèse (II^e siècle p.C.) donne la composition de quatre préparations emménagogues¹⁶, dont deux contiennent de l'ὄπὸς κυρηναϊκός, les autres des ingrédients usuels. La formule introductrice « Certains conseillent aussi... » (Ἐνίοις δὲ ἔτι δοκεῖ...) ne permet pas de savoir si Soranos fait allusion à des contemporains ou à des prédécesseurs. Les documents non littéraires sont beaucoup plus probants, mais malheureusement rares. M.-H. Marganne¹⁷ a récemment étudié cette

14. D. ROQUES, « Synésios de Cyrène et le silphion de Cyrénaïque », *REG*, 97, 1984, p. 218-231.

15. La mention de « suc de Cyrénaïque » à mélanger avec de l'huile pour détruire les fourmilières, dans un extrait de Paxamos (I^{er} siècle a.C.) transmis par les *Géoponiques* (XIII, 10, 6), fait penser à une contrefaçon. On a peine à croire qu'un produit conservé à Rome dans le Trésor public avec l'or et l'argent (cf. Pline, XIX, 40) ait pu être dans le même temps (Pline, *ibid.* : *initio belli civilis*, soit 49 a.C.) utilisé comme pesticide agricole.

16. Soranos, *Mal. fem.* I, 20. Ce texte n'est pas signalé par D. Roques.

17. M.-H. MARGANNE, « Les médicaments estampillés dans le corpus galénique », dans *Galien on Pharmacology*, éd. A. Debru, Leyde, 1997, p. 153-174.

phrase du *P. Graux* II-10 (1^{er} siècle de notre ère) extraite d'une lettre adressée à un notable du Fayoum par un correspondant qui devait lui procurer plusieurs produits de luxe : « Je n'ai pas trouvé de petite pierre de silphium (λιθάριον σιλφίου) au prix que tu m'as écrit, mais on en a acheté une pour deux drachmes trois oboles, sur laquelle il y a Harpocrate ». La présence d'une estampille sur ce médicament suggère que la gomme-résine avait été travaillée pour recevoir l'empreinte, puis séchée jusqu'à durcissement complet. Le silphium dont l'authenticité et la qualité étaient ainsi garanties ne pouvait être que le meilleur, celui de Cyrénaïque.

On le retrouve en tant que produit rare et précieux dans l'ultime témoignage incontestable sur la présence de la plante en Cyrénaïque : les lettres 106 et 134 de Synésios de Cyrène¹⁸. La seconde, écrite en 405, annonce à un ami constantinopolitain l'envoi de « cadeaux luxueux » (τρυφῶντα δῶρα), parmi lesquels « beaucoup de suc de silphium » (ὄπον σιλφίου πολύν). Πολύν ne doit pas faire illusion : en cas de pénurie, une quantité modeste est déjà « beaucoup ». Nous ignorons comment Synésios s'était procuré ce suc, mais lui-même indique dans la lettre 106 (de 402) que le beau plant de silphium reçu de son frère venait du jardin de celui-ci à Phycous. La mise en culture du silphium suppose l'impossibilité de le trouver aisément dans son milieu naturel¹⁹.

Poursuivant ses recherches sur la question, D. Roques a apporté en 1993 des pièces nouvelles au dossier²⁰. Bien que son inventaire exhaustif des termes σίλφιον, ὄπος, ὄπος σιλφίου et ὄπος κυρηναϊκός dans la *Collection médicale* d'Oribase constitue une synthèse utile des usages thérapeutiques

18. Voir D. ROQUES, art. cit. (*supra*, n. 14), p. 222-224. Connu depuis longtemps, le témoignage de Synésios a été parfois mal interprété ; on lit ainsi dans D. CAUVET, « Sur le Silphion », *Bull. Soc. Botanique de France*, 22, 1875, p. 12 : « le Silphion s'était multiplié peu à peu : au v^e siècle, Synésios nous apprend que ce végétal croissait abondamment aux environs de Cyrène ».

19. Cf. F. CHAMOUX, « Le problème du silphion » (cité *supra*, n. 2), p. 58 : « La dernière mention qui apparaisse dans nos textes se trouve dans la *Correspondance* de Synésios (...) : elle montre bien que la plante qui avait fait la fortune de Cyrène était devenue une curiosité très rare, dont on préservait seulement quelques plants dans les jardins, mais qu'on ne récoltait plus dans la steppe, son terroir d'élection ».

20. D. ROQUES, « Médecine et botanique : le silphion dans l'œuvre d'Oribase », *REG*, 106, 1993, p. 380-399. L'appartenance du silphium à la pharmacopée d'Oribase est signalée dès 1875 dans D. CAUVET, art. cit. (*supra*, n. 18), p. 12-13, avec une seule citation en traduction latine (distinction des trois ὄποι, cyrénaïque, médique et syrien), d'où l'auteur tire cette conclusion abusive : « Oribase connaissait et employait le suc de Silphion. Dans les divers passages de son livre où il en parle, il s'exprime toujours au présent ; nulle part il ne dit *olim* ».

du silphium connus au milieu du IV^e siècle de notre ère, il est permis de douter que l'*opus magnum* d'Oribase soit autre chose qu'une compilation d'ouvrages antérieurs et puisse nous renseigner sur la situation de la plante libyenne à cette époque. On retiendra davantage les mentions de l'ὄπος κυρηναϊκός dans deux œuvres mineures d'Oribase, la *Synopsis* et le *Traité à Eunape sur les médicaments faciles à se procurer*, composés pendant la dernière décennie du IV^e siècle pour signaler à des contemporains le parti qu'ils pouvaient tirer de médicaments usuels. En particulier la préface du *Περὶ εὐπορίστων* annonce un répertoire de « traitements simples et faciles à acquérir », qui doit permettre à Eunape de se soigner « avec ce qu'il aura aisément sous la main et qui lui sera accessible »²¹. « Dès lors, conclut D. Roques²², même si statistiquement l'ὄπος κυρηναϊκός apparaît plus souvent dans la *Collection médicale* que dans la *Synopsis* ou le *Traité à Eunape*, cet aveu ne laisse subsister aucun doute sur l'existence réelle et sur l'importance du silphion de Cyrénaïque dans la pharmacopée et la thérapeutique de la fin du IV^e s. ap. J.-C. ». On ne saurait en disconvenir. Mais faut-il aller plus loin et accorder à D. Roques²³ que la Cyrénaïque du Bas-Empire continuait à exploiter et à exporter son silphium ? Il y aurait en ce cas une contradiction irréductible entre les traités d'Oribase qui mettent le « suc de Cyrénaïque » au nombre des médicaments usuels, donc d'un prix abordable, et la lettre 134 de Synésios, à peine plus tardive, où le même produit figure parmi « des cadeaux luxueux ». On ne comprendrait pas non plus l'admiration de Synésios pour le pied de silphium provenant du jardin de son frère²⁴ s'il s'en trouvait alors en abondance dans la steppe libyenne. Le moyen de concilier les témoignages apparemment antinomiques d'Oribase et de Synésios serait d'admettre la raréfaction du silphium en Cyrénaïque et de voir dans l'épithète κυρηναϊκός accolée à l'ὄπος pharmaceutique une indication de qualité et non d'origine géographique réelle. De tout temps d'innombrables espèces sauvages ou cultivées ont tiré leur nom de la région dont elles paraissaient caractéristiques, tout en étant présentes

21. D. ROQUES, *ibid.*, p. 397-398.

22. *Ibid.*, p. 398.

23. *Ibid.*, p. 399.

24. Lettre 106 : « J'ai interrogé le jeune homme sur le silphion (...). À la nouvelle que le petit jardin que tu travailles avec ardeur t'a encore procuré ce produit-là en sus de tous les autres, je me réjouis doublement : de la beauté de la plante et de la renommée de l'endroit » (trad. D. Roques, 1984).

par nature ou introduites ailleurs ²⁵. Du fait que le silphium était par excellence la plante de Cyrénaïque, rien ne permet de déduire qu'il manquait à tout le reste du bassin méditerranéen, dont la partie occidentale était presque inconnue des Grecs. Cette incertitude suffirait à légitimer la poursuite de sa recherche.

Comme chacun sait, la « quête du silphium » entreprise au début du XIX^e siècle n'a pas abouti jusqu'ici à un résultat décisif. Cet insuccès n'a rien de surprenant si l'on remarque qu'aucune étude du sujet ne tient compte de la totalité des informations disponibles ni ne se fonde sur une analyse critique des sources. Celles-ci se répartissent en deux groupes : les représentations figurées de la plante et sa description dans les textes.

1. Les images du silphium

a. En l'état actuel de la documentation archéologique, la plante est presque totalement absente des sculptures cyrénaïques. On n'en connaît guère qu'une représentation schématique sur un chapiteau de la maison de Jason Magnus : une tige garnie de deux paires de feuilles et surmontée d'une petite ombelle globuleuse ²⁶.

b. Les images du silphium dans de nombreux types monétaires cyrénaïques aujourd'hui datés de la période comprise entre la fin du VI^e siècle et le dernier quart du III^e ²⁷ sont évidemment plus instructives. Il ne faut

25. Ainsi καρύα ἡ εὐβοϊκὴ « noyer d'Eubée », le châtaignier ; καρύα ἡ Ἡρακλεωτικὴ « noyer d'Héraclée », le noisetier ; *faba graeca* « fève de Grèce », le micocoulier ; *punica arbor* « arbre punique », le grenadier, etc. Pour le cas d'un produit pharmaceutique nommé d'après son origine géographique ancienne qui ne correspond plus à sa provenance réelle, cf. Dioscoride, I, 71 : γίνεται δὲ ῥητίνη ὑγρὰ πιτυϊνὴ καὶ πευκίνη, κομιζόμεναι ἀπὸ Γαλλίας καὶ Τυρρηνίας : καὶ ἀπὸ Κολοφώνος <δὲ> πάλαι ποτὲ ἐκομιζετο, ἔνθεν καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ἔσχε Κολοφώνια κληθεῖσα « il y a de la résine fluide de pin d'Alep et de pin noir, qui vient de Gaule et d'Étrurie ; il fut un temps où elle venait aussi de Colophon, ce qui lui a fait donner son nom de "colophane" ».

26. Bonne photographie dans J.-M. BLAS DE ROBLÈS, *Libye grecque, romaine et byzantine*, Aix-en-Provence (Édisud), 1999, p. 140.

27. A. LARONDE, art. cit. (*supra*, n. 3), p. 158 et 168. L'ouvrage fondamental est celui de E.S.G. ROBINSON, *Catalogue of the Greek Coins of Cyrenaica (A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, vol. 29)*, Londres, 1927 [réimpr. Bologne, 1975] (en abrégé *BMC*). A. Laronde s'est attaché à en corriger la chronologie, mais par ailleurs, dit-il (*ibid.*, p. 157), « la classification établie par E.S.G. Robinson reste solide au bout de plus de soixante-dix ans (...). Le savant britannique a aussi décrit les différents types de représentation du silphium, et je ne vois rien à ajouter non plus de ce côté ».

cependant pas assimiler une monnaie à une planche d'herbier et oublier la fonction essentiellement symbolique de l'image. « La présence du silphium sur les monnaies, écrit A. Laronde²⁸, rappelle non seulement une production dont Cyrène se faisait gloire d'être l'unique détentrice, mais (...) aussi (...) la prééminence de Cyrène sur l'ensemble de la région », y compris la steppe où les Libyens recueillaient l'ὄπος κυρηναϊκός. Pourvu que le symbole fût identifiable, le graveur avait toute liberté pour fixer dans le métal sa vision personnelle de la plante. Il s'en est d'autant moins privé qu'il devait compter avec de fortes contraintes techniques. Quelques exemples suffiront à montrer les limites de la valeur documentaire des monnaies au silphium.

— L'ὄπος était qualifié de καυλίας ou de ρίζιας selon qu'il découlait des incisions de la tige ou de la racine ; le second, pur, translucide et plus concentré que l'autre, était le plus estimé²⁹. La racine était donc la partie essentielle du silphium, « la seule qui fût intéressante pour l'usager et pour la fortune de Cyrène »³⁰. Or les monnaies la montrent rarement, et encore sous la forme d'un bref appendice perpendiculaire à la tige (fig. 1). Comme sa longueur atteignait ou dépassait une coudée³¹, pour donner une image réaliste de la plante entière, il aurait fallu réserver à cet organe inesthétique et atypique au moins un tiers, sinon la moitié³², de l'espace disponible. On comprend que les graveurs s'y soient refusés.

— Nul ne conteste aujourd'hui l'appartenance du silphium aux Ombellifères du type *Ferula*, « les férulacées » (τὰ ναρθηκώδη) dans lesquelles Théophraste le classe³³. C'est dire qu'il possédait, comme la férule, deux sortes de feuilles : les unes basales, très grandes et retombantes, divisées en une multitude de fins segments ; les autres caulinaires, insérées sur la tige par des gaines membraneuses rainurées, et terminées par un limbe atrophié. À la Période I de Robinson appartient un type (fig. 2) qui paraît

28. *Ibid.*, p. 168.

29. Thphr. *HP* VI, 3, 2 ; IX, 1, 7 ; Diosc. III, 80 ; Plin., XIX, 43 (repris de Thphr.).

30. F. CHAMOUX, *Cyrène*, p. 258. L'auteur a été amené à suggérer (*ibid.*, p. 257) que l'objet cordiforme dans lequel on reconnaît aujourd'hui un fruit pourrait être un tubercule, précisément par le fait que la partie la plus précieuse du silphium, sa racine, est paradoxalement absente de ses représentations monétaires.

31. Thphr., *HP* VI, 3, 4 : τοῦ σιλφίου τὴν ρίζαν φασὶ γίνεσθαι πηχυαίαν ἢ μικρῶ μείζονα.

32. Sur la hauteur approximative de la tige réelle, voir *infra*, c.

33. *HP* VI, 3, 1.



1. Plante entière fleurie,
avec sa racine.



2. Feuille basale
entre deux fruits.



3. Plante à limbe foliaire
très divisé.



4. Tige florale et ombelles.



5. Type à feuilles verticillées.



6. Deux fruits.

FIG. 1 - 6. — Images du silphium sur des monnaies de Cyrénaïque.

D'après Robinson, *BMC*, pl. IX, 6 (fig. 1) ; pl. I, 7 (fig. 2) ; pl. XXXVI, 10 (fig. 3) ;
pl. II, 19 (fig. 4) ; pl. I, 3 (fig. 6) ; J.M. Riddle *et al.*, *Archaeology*, march-avril 1994, p. 30 (fig. 5).

représenter une feuille basale, si maladroitement composée de sept segments épais qu'on la prendrait pour une feuille de palmier nain. Après cet essai malheureux, le silphium des monnaies n'a plus que des caulinaires, l'amplification des gaines allant de pair avec la réduction du feuillage.

— La disposition des feuilles sur la tige est un critère botanique important, que les images monétaires ne permettent pas d'utiliser. Sur des exemplaires très soignés, tel celui de Barca qui présente une division du limbe foliaire exceptionnellement fine (fig. 3), les feuilles sont alternes, mais aucune portion de tige n'est dégagée des gaines, ce qui ne correspond certainement pas à la réalité. Inversement, quand la tige est en partie dégarnie, les feuilles, repoussées vers le haut et vers le bas, se trouvent opposées (fig. 4). La confusion s'accroît encore lorsqu'apparaît le type à feuilles verticillées (fig. 5), d'où dérivent les images véritablement caricaturales de la Période IV de Robinson³⁴.

— Le rapport dimensionnel entre la hauteur et le diamètre de la tige est constamment faux dans des images que l'on croirait proches du réel. Ainsi sur l'exemplaire *BMC* II, 19 (fig. 4), le diamètre de l'entre-nœud est égal au tiers de sa longueur, alors que sur de très fortes tiges de fêrulle le rapport du diamètre (mesuré à 50 cm de la base) à la hauteur totale (220 - 400 cm) est en moyenne de l'ordre du centième³⁵. Il est clair que le graveur a dû épaissir la tige au-delà de toute vraisemblance pour en faire ressortir les cannelures, qu'il jugeait caractéristiques³⁶ et décoratives.

— Le traitement du fruit laisse encore plus de place à l'interprétation. Dessiné avec application (fig. 6), c'est un objet légèrement ovale délimité par un bourrelet, dont le bombement central bifide est entouré d'une zone plane — image maladroite mais assez suggestive d'une graine ailée. Quand le fruit n'occupe qu'une partie du décor (fig. 2) ou bien devient un motif ornemental, la simplification du dessin aboutit à une stylisation qui rend le modèle réel méconnaissable. On en a pour preuve la méprise de numismates qui, trompés par l'aspect cordiforme de l'objet, ont attribué à *Cardia* en Thrace certains types cyrénéens³⁷. De là aussi la diversité des identifications suggérées par les deux lobes accolés : fruit mûr vu de profil dans sa phase de

34. Cf. *BMC*, p. 255 : « Dans la Quatrième Période la représentation devient de plus en plus conventionnelle (...). La rigidité de la forme et la sécheresse de l'exécution ne font guère penser à une plante vivante ».

35. Observations personnelles.

36. En fait elles se retrouvent, plus ou moins marquées, chez toutes les fêrulacées.

37. Exposé détaillé des erreurs qui ont précédé la restitution définitive de ces types à Cyrène, dans L. MÜLLER, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, t. I, Copenhague, 1860 (réimpr. Chicago, 1977), p. 14.

déhiscence³⁸, racine tubérisée³⁹, bissac rempli de suc⁴⁰, testicules rappelant l'action excitante de la drogue⁴¹... À ce degré de stylisation, l'image du fruit du silphium a perdu tout intérêt documentaire, et même son aptitude à la fonction de symbole cyrénéen⁴². Il paraît donc évident que les représentations monétaires de la plante ne permettent pas, à elles seules, d'en reconstituer exactement les caractères botaniques⁴³.

c. Sur un point précis : les dimensions de la plante, les figurines en terre cuite découvertes jadis (1911) par la mission Norton sur l'acropole de Cyrène, plus récemment (1978) dans les fouilles françaises d'Apollonia⁴⁴, fournissent une information nouvelle et peu contestable. Le type le plus représenté est celui d'un personnage féminin tenant à la main un pied de silphium. Malgré l'état généralement fragmentaire du matériel exhumé et la qualité médiocre de ces statuettes fabriquées en série, l'identité de la plante ne fait aucun doute. Sur les exemplaires les mieux conservés, tel le n° CA 423 du Louvre (fig. 7), d'époque hellénistique, on distingue une tige de silphium

38. DUCHALAIS, *Rev. numismatique*, 1850, p. 256 sq., *ap.* MÜLLER, *ibid.*, n. 6 (avec critique de cette interprétation) ; ROBINSON, *BMC*, p. 256 ; récemment encore, A. MANUNTA, « Il "silfio cirenaico" è la *Cachrys ferulacea* (L.) Calestani ancora presente nella flora cirenaica », *Studi Miscel-lanei*, 29-1, 1996, p. 211-218, en part. 213 (p. 247-248 de la nouvelle version, peu modifiée, de cet article ; voir *infra*, n. 43). *Contra*, F. CHAMOIX, *Cyrène*, p. 257.

39. *Supra*, n. 30.

40. E. STRANTZ, *Zur Silphionfrage*, Berlin, 1909, p. 178.

41. H. KOERPER et A.L. KOILIS, « The Silphium Motif Adorning Ancient Libyan Coinage : Marketing a Medicinal Plant », *Economic Botany* (New York), 53-2, 1999, p. 133-143. Un extrait du résumé français (p. 133) suffira à renseigner le lecteur sur la teneur de cet article : « Les textes anciens font état d'une longue liste de prétendus bienfaits médicaux attribués au silphion, mais omettent toute référence, en tant qu'aphrodisiaque, à l'espèce disparue et non identifiée de férule *Ferula* (Umbelliferae). Pourtant, la plante a pu être considérée sous cet angle, puisque des imageries ithyphalliques et testiculaires sont évoquées au travers de représentations stylisées de plantes et de cosses de silphion dans la frappe de la monnaie en Cyrénaïque grecque ».

42. ROBINSON (*BMC*, p. 257) explique l'absence du fruit dans le monnayage postérieur à la Période I par le fait que son image conventionnelle n'évoquait plus rien, ni la plante naturelle ni la cité qui l'avait prise pour emblème.

43. C'est néanmoins sur le témoignage des monnaies que se fonde encore, comme son titre l'indique, la plus récente étude du sujet : A. MANUNTA, « *Cachrys ferulacea* (L.) Calestani è il "silfio cirenaico" ? Identificazione botanica su basi teoriche e rappresentazioni su monete », *Quaderni di Archeologia della Libya [QAL]*, 16, 2003, p. 345-350.

44. Résultats publiés, en ce qui nous intéresse, dans A. DAVESNE, « La divinité cyrénéenne au silphion », *BCH*, Suppl. XIV, 1986, p. 195-206 ; A. DAVESNE et Y. GARLAN, « Découverte d'un lot de figurines grecques en terre cuite à Apollonia de Cyrénaïque », *Libya Antiqua*, 15-16, 1978-1979, p. 199-226 et pl. LXVI-LXXII.

FIG. 7. — Personnage féminin
tenant un pied
de silphium.
Figurine en terre cuite.
Cyrénaïque.
Louvre. CA 423.
© Photo RMN -
Hervé Lewandowski.

Illustration non autorisée à la diffusion

avec ses gaines, que le personnage porte dans le creux de sa main abaissée et appuie contre sa cuisse. Dès sa première publication des figurines d'Apolonia⁴⁵, A. Davesne a clairement indiqué leur originalité par rapport aux images monétaires du silphium. Pour le graveur, l'association de la plante (fruit ou tige feuillée et fleurie) à un autre symbole cyrénéen (par exemple un animal, gazelle, genette, tête de lion...) consiste en une simple juxtaposition d'objets, sans rapport d'échelle⁴⁶. Dans le cas des statuettes, « le coroplaste prend nécessairement en compte le rapport de dimensions entre

45. « La divinité cyrénéenne... », antérieure, malgré la date, à l'article de *Libya Antiqua*.

46. ROBINSON (*BMC*, p. 254) estimait qu'on pouvait se faire une idée des dimensions du silphium d'après la gazelle représentée couchée au pied de la plante ou s'élançant pour la brouter. Reprenant cet exemple, F. CHAMOIX (*Cyrène*, p. 256) observe que la gazelle étant tantôt plus grande, tantôt plus petite que le silphium, « il faut en conclure que les graveurs ne se préoccupaient guère de respecter des rapports exacts d'échelle entre les divers éléments de leur composition ». Même remarque de la part de A. DAVESNE dans « La divinité cyrénéenne... », p. 206.

les composantes de son image »⁴⁷. Il s'ensuit que « la dimension de la plante serait voisine d'une trentaine de centimètres »⁴⁸. Nous avons là, commente F. Chamoux⁴⁹, « un témoignage décisif » qui fournit une indication « précieuse pour orienter correctement les recherches des botanistes sur le terrain ». On ne peut que souscrire à ce jugement, à condition de ne pas perdre de vue une variabilité dimensionnelle naturelle chez certaines espèces (la fêrule commune, par exemple) et en outre liée aux contraintes plus ou moins sévères du milieu.

2. Les descriptions antiques

La notoriété du silphium aux V^e et IV^e siècles *a.C.* nous vaut d'en posséder une description exceptionnellement précise et détaillée dans les *Recherches sur les plantes (Historia plantarum)* de Théophraste⁵⁰. À la suite de travaux récents sur les méthodes des naturalistes du Lycée⁵¹, il n'est plus

47. *Ibid.*, p. 206.

48. *Ibid.*, p. 199 ; « Découverte d'un lot de figurines... », p. 219. Ce dernier article est cité (p. 354, n. 13) dans M. LUNI, « Iconografia del silfio e realtà botanica », *QAL*, 16, 2003, p. 351-362, qui tient le silphium des statuettes (p. 354) pour « une jeune pousse à longue tige ou une plante miniaturisée ». Nous apprenons (p. 355) que le silphium monétaire ayant deux ou trois rangs de feuilles, il convient de multiplier par deux ou trois les 20-25 cm du « germoglio » pour connaître la hauteur de la plante adulte, soit environ 1 m. Aucune explication n'est donnée du choix d'un « germoglio », étrange pour une espèce non cultivée à l'époque de ces figurines (I^{er} moitié du IV^e siècle *a.C.*) et seulement exploitable une fois ses racines bien développées.

49. F. CHAMOUX, « Du silphion », art. cit. (*supra*, n. 2), p. 169-170.

50. *HP* VI, 3, 1-6, soit 58 lignes de texte grec dans mon édition de ce traité (CUF, t. III, 1993, p. 36-38), que les travaux italiens sur le silphium, même les plus récents, ne mentionnent pas. A. MANUNTA, art. cit. (*supra*, n. 43) renvoie (p. 346, n. 13) à la traduction de A. Hort, *Enquiry into plants* (Loeb, 1916-1926) ; M. LUNI, art. cit. (*supra*, n. 48), se réfère seulement (p. 361, n. 26), pour la traduction de ὄπός par *succum lacteum*, à l'édition avec traduction latine de F. Wimmer (Paris, Didot, 1866). Le peu de considération que ces auteurs accordent au témoignage de Théophraste ressort de son unique citation dans l'article de A. Manunta (p. 346) : « Théophraste, qui naquit en 370 *a.C.* et vécut par conséquent à l'époque du grand commerce du "silphium de Cyrénaïque", décrit la plante en lui attribuant les caractères botaniques d'une Ombellifère et en particulier une ressemblance avec la fêrule, à tige principale d'où naissent les feuilles et les petites tiges secondaires, et il poursuit en disant que "... le silphium se trouvait sur un vaste territoire en Libye et refusait la culture ». Paradoxalement A. Manunta retient les caractères morphologiques sur lesquels Théophraste, ayant fait du silphium une fêrulacée (VI, 3, 1), s'abstient d'insister, et il passe sous silence les particularités spécifiques de la plante, qui méritent l'examen le plus attentif.

51. Notamment L. BOURGEY, *Observation et expérience chez Aristote*, Paris, 1955 ; P. LOUIS, Introduction à Aristote, *Histoire des animaux*, CUF, 1964, p. XXXIX-XLIV ; S. AMIGUES,

possible de penser que Théophraste « tire sa science des ouvrages antérieurs et non de l'observation de la nature »⁵². Cette erreur, héritée de E. Strantz⁵³, a longtemps discrédité le document remarquable que constitue le chapitre VI, 3 de l'*Historia plantarum*, complété par des précisions, elles aussi très éclairantes, dispersées dans le même ouvrage et dans le *De causis plantarum*. Le premier, W. Capelle affirma en 1954, preuves à l'appui, que « dans de nombreux passages de son œuvre botanique où Théophraste parle de la Cyrénaïque, une connaissance directe est à la base de l'exposé »⁵⁴. Nous allons voir que Théophraste décrit en effet le silphium avec des détails qui ne s'inventent pas.

a. Morphologie de la plante⁵⁵

— La racine, longue d'au moins une coudée, volumineuse et grosse, a un tel développement que le silphium est donné (*HP* I, 6, 12) comme type des plantes dont « la puissance végétative se concentre dans les racines ». Elle forme une protubérance presque à fleur de sol, remplie de suc appelé γάλα « lait ». Celui-ci, malgré son nom, n'est pas un latex blanc opaque (comme celui du figuier ou des euphorbes), mais une gomme-résine translucide (*HP* IX, 1, 7 : τῶν ὀπῶν... ἐστὶ... ὁ ῥιζίας... διαφανής), qui se coagule à l'air et au soleil (*CP* VI, 11, 14) et s'altère vite à l'état brut. Excepté son écorce noire, qu'on enlève, la racine est comestible ; elle se mange coupée en tranches fraîche et confite au vinaigre.

Introduction à Théophraste, *Recherches sur les plantes*, CUF, 1988, p. XIII-XVI ; EAD., « Les traités botaniques de Théophraste », dans *Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften in der Antike*, Bd 1 : Biologie, éd. G. Wöhrlé, Stuttgart, 1999, p. 124-154 (= *Études de botanique antique*, Paris, 2002, p. 11-43) ; EAD., « La "science aimable" de Théophraste », *CRAI*, 2001, p. 1653-1664.

52. F. CHAMOIX, *Cyrène*, p. 254.

53. *Op. cit.* (*supra*, n. 40), p. 25 sq., 50 sq., *ap.* F. CHAMOIX, *ibid.*, n. 4. Opinion plus nuancée dans F. CHAMOIX, « Du silphion », 1985 (art. cit. *supra*, n. 2), p. 165, qui présente la description de Théophraste comme « un texte capital » et renvoie à l'article de Capelle (*infra*, note suivante).

54. W. CAPELLE, « Theophrast in Kyrene ? », *Rheinisches Museum*, 97, 1954, p. 169-187, en part. 183-184. Quoi qu'en dise l'auteur (p. 184), il n'est pas certain que Théophraste a lui-même observé le silphium dans son milieu naturel et recueilli à son sujet tous les renseignements disponibles à Cyrène, y compris les avis contradictoires de ses informateurs quant au caractère sauvage de la plante et à son effet sur le bétail. Même si Théophraste a seulement mis en forme les données collectées sur place par un collaborateur scientifique, sa documentation ne perd rien de sa valeur.

55. Sauf indication contraire, les caractères réunis au § 2.a. viennent de *HP* VI, 3, 1-6, texte longuement commenté dans mon édition (CUF, 1993), p. 139-156.

— Le silphium est une espèce ἐπετειόκαυλον « à tige annuelle », comme la fêrule, autrement dit à racines vivaces et parties aériennes annuelles. Au printemps, des feuilles poussent de la racine (ce sont les feuilles basales), semblables à celles du céleri, c'est-à-dire à divisions du limbe étalées et découpées. Les moutons sont friands de ce fourrage riche en principes aromatiques qui se communiquent à leur chair et ont une action dépurative généralement salutaire au bétail. Pour l'homme même, la feuille a un goût agréable, du moins quand elle est jeune (*CP VI*, 12, 8).

— La tige rappelle celle de la fêrule notamment par ses dimensions (ce qui, vu la grande variabilité de la fêrule, ne correspond à rien de précis)⁵⁶. Elle pousse après les feuilles et se mange alors, bouillie ou grillée ; elle est aussi dépurative. Au terme de sa croissance, elle porte les graines⁵⁷.

— Le fruit est mentionné trois fois dans le même chapitre *VI*, 3 : § 1 (le silphium) « a une graine aplatie, pour ainsi dire foliacée, qui porte le nom de “feuille” » (σπέρμα δὲ ἔχει πλατύ, οἶον φυλλῶδες, τὸ λεγόμενον φύλλον) ; § 4 (on dit que de la tige sort) « ce qu'on appelle la “feuille” et qui est la graine (... τὸ καλούμενον φύλλον, τοῦτο δ' εἶναι σπέρμα) ; qu'un fort vent du sud vienne à souffler après la Canicule, elle se dissémine, donnant naissance au silphium » ; § 5 « ... la “feuille” est d'une couleur jaune d'or » (τὸ δὲ φύλλον τῆ χροιᾷ χρυσοειδὲς εἶναι). Une telle insistance donne à penser que ces caractères du fruit constituaient la « différence spécifique » du silphium, permettant de le distinguer des espèces voisines. Théophraste suppose ce fruit familier à ses contemporains quand il le prend pour type d'une catégorie de graines (*HP VII*, 3, 2) : « si la plupart sont rondes, certaines sont oblongues, d'autres aplaties et foliacées, comme celles de l'arroche (sa graine ressemble en effet à celle du silphium) » (... τὰ δ' αὖ πλατέα καὶ φυλλῶδη, καθάπερ τὰ τῆς ἀνδραφάξου· ὅμοιον γὰρ τῷ τοῦ σιλφίου). Renseignement précieux pour nous, car il suffit, connaissant le fruit de l'arroche potagère, *Atriplex hortensis* L. (fig. 8), d'inverser le sens de la comparaison pour se représenter celui du silphium : contour général ovoïde à légèrement cordi-

56. La définition de Suidas (*Souda*), σ 423 Adler, concorde avec l'indication fournie par les figurines : σιλφίον · ρίζα ἡδύοσμος· ἐν Λιβύῃ γινομένη, ἀρτυτικὴ καὶ θεραπευτικὴ... ἔστι δὲ φυτάριον « *Silphion* : racine d'odeur agréable, qui pousse en Libye, condimentaire et thérapeutique (...) c'est une petite plante ».

57. Ni Théophraste, ni aucun autre auteur grec ou latin ne mentionne la fleur du silphium, sans doute parce qu'elle n'avait pas d'usages ni de particularités physiologiques remarquables.



FIG. 8. — Fruits de l'arroche potagère (*Atriplex hortensis* L.).

forme, amande proéminente entourée d'une aile membraneuse aplatie. Même les variations de la saveur suivant le degré de maturité du fruit sont notées dans *CP VI*, 12, 8 : « La feuille du silphium a un goût agréable, et de même son fruit, quand il est tendre, à cause de l'eau qu'ils renferment, car le principe âcre s'y trouve dans une juste mesure, tempéré par l'élément aqueux, et il produit une certaine saveur, mais en cours de dessiccation, l'âcreté s'accroît, et celle de la graine encore davantage ». Une description aussi minutieuse a toutes les apparences de l'authenticité.

b. Distribution géographique et habitat

Le silphium était totalement étranger à la flore spontanée de la Grèce et de l'Asie Mineure. Selon l'auteur du traité hippocratique *Maladies IV*, « malgré beaucoup de tentatives, il n'a pas été possible de faire pousser le

silphion ni en Ionie ni dans le Péloponnèse, alors qu'en Libye, il pousse tout seul »⁵⁸. Il restait donc la plante libyenne par excellence (*HP* IV, 3, 1).

Sur l'étendue et les caractères bioclimatiques de son aire, les renseignements abondent. Aux v^e et iv^e siècles la zone du silphium était comprise entre l'île de Platéa, dans le golfe de Bomba, et l'extrémité occidentale de la Syrte (Hdt. IV, 169), avec les peuplements les plus denses « autour de la Syrte, à partir d'Euhespérides » (Thphr., *HP* VI, 3, 3). Sa largeur n'est évaluée que bien plus tard, par Strabon (XVII, 3, 23) à 300 stades et par Pline (V, 33) à 30 milles, soit une cinquantaine de kilomètres. Tous les auteurs anciens s'accordent pour faire passer cette longue bande à l'intérieur des terres (ce sont les propres termes du *Périple de Scylax*, 108 : διὰ τῆς μεσογείας), entre le sommet du Djebel Akhdar – « la montagne » de Théophraste (*HP* VI, 3, 6 et VI, 5, 2) – et la limite méridionale de la végétation steppique. L'appartenance du silphium à ce type de végétation est illustrée par son association dans *HP* VI, 3, 6, à « une autre plante qui ressemble à l'armoïse » (ἕτερον ὅμοιον ἀβροτόνω); il s'agit d'une armoïse étrangère à la flore grecque, *Artemisia herba-alba* Asso, qui couvre d'immenses territoires dans les régions présahariennes. Le qualificatif de παράξηρος « semi-aride » que Strabon (XVII, 3, 23) applique au terroir du silphium convient parfaitement à ce milieu steppique. Strabon encore (*ibid.*) et Pline (V, 33) distinguent en Cyrénaïque, du nord au sud, abstraction faite d'une étroite plaine côtière, une zone à végétation arbustive, celle des cultures au voisinage de Cyrène, et enfin celle du silphium, qui confine au désert. On ne saurait dire plus clairement que le silphium était étranger à la Cyrénaïque agricole. C'est précisément cette absence qui l'a fait passer aux yeux de Théophraste pour le type même du végétal irréductiblement sauvage⁵⁹. On dispose donc d'un ensemble de documents incontestables qui

58. *Maladies* IV, 34, 3 (trad. R. Joly, CUF, 1970) = VII, 546 Littré. J. JOUANNA (*Hippocrate*, Paris, 1992, p. 547) date ce traité de la fin du v^e siècle ou du début du iv^e.

59. Cf. *HP* III, 2, 1 ; *CP* I, 16, 9. On discutait beaucoup à l'époque (cf. *HP* I, 3, 5) sur la validité d'une division des espèces vivantes en « sauvages » et « domestiques ». C'est dans la perspective d'une distinction trop tranchée que Théophraste aperçoit une contradiction entre ses renseignements sur le silphium : d'une part (*HP* VI, 3, 3) on lui reconnaissait « la particularité de fuir la terre travaillée et de disparaître de toute zone entièrement travaillée et cultivée » ; d'autre part (*ibid.*, § 5), dans son milieu naturel, le déchaussage de la souche passait pour lui être profitable. En fait, bien qu'il ne fût pas impossible de le faire pousser, avec de grands soins, dans les jardins de la côte (la lettre 106 de Synésios le prouve), le silphium avait pour véritable biotope les terrains incultes maigres et secs.

exclut toute possibilité de découvrir le silphium dans les terres fertiles de la *chôra* cyrénéenne⁶⁰.

*

* *

Après avoir dégagé des sources antiques les principaux caractères du silphium, il faut leur comparer ceux des espèces actuelles auxquelles il a été le plus souvent identifié.

1. À ne pas remonter plus haut que le début du XIX^e siècle, on trouve d'abord dans l'*Historia rei herbariae* de Sprengel⁶¹ l'équivalence σίλφιον = *Ferula tingitana* L. (fig. 9). Admise sans réserve dans l'*Index of plants* de l'édition Hort (Loeb, 1926) de l'*Historia plantarum*, elle est passée dans le *Greek-English Lexicon* de Liddell-Scott-Jones, qui a certainement contribué à sa notoriété. J. André la retient encore en 1985⁶², mais avec plus de circonspection, en définissant le mot latin *silphium* « espèce de Férule de Cyrénaïque mal déterminée, pour laquelle on a proposé *Ferula tingitana* L. ».

Il semble que l'attention ait été attirée sur cette plante par le fait qu'au Maroc, d'où elle tire son nom spécifique, elle produit – de même que certains pieds de fêrulle commune – une gomme-résine aromatique, le *fâsûh*, qui a pu rappeler le suc du silphium. « Le *fâsûh*, explique J. Bellakhdar⁶³, est une gomme-résine récoltée sur la souche radicante de *Ferula communis*, préalablement dénudée et incisée profondément. Des lésions s'écoulent, surtout par forte chaleur, une sécrétion laiteuse (...) s'épaississant en masses irrégulières, molles, d'odeur aromatique spéciale ». Ce produit, connu sous le nom de gomme ammoniac du Maroc, est recherché en Orient comme

60. Comme il est naturel pour une plante propre à la zone steppique, le silphium n'est pas évoqué dans A. LARONDE, « L'exploitation de la *chôra* cyrénéenne à l'époque classique et hellénistique », *CRAI*, 1996, p. 503-527.

61. C. (K.) P.J. SPRENGEL, *Historia rei herbariae*, t. I, Amsteldami, 1807, p. 84.

62. J. ANDRÉ, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris, 1985, s.v. *silphium*.

63. J. BELLAKHDAR, *La pharmacopée marocaine traditionnelle*, Paris, 1997, p. 157-160, sous le n° 39 *Ferula communis* L., avec cette simple mention (p. 157) : « une autre espèce, *F. tingitana* L., produit aussi du *fâsûh* » (d'après F. PERROT, *Matières premières usuelles du règne végétal*, Paris, 1943-1944, p. 1681).

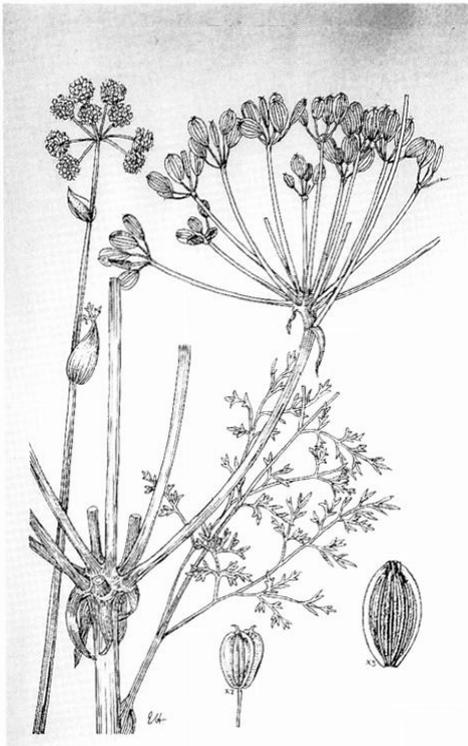


FIG. 10. — Fruits de fêrule commune (haut)
et de fêrule de Tanger (bas).

FIG. 9. — *Ferula tingitana* L.
D'après M. Zohary,
Flora palaestina, II (1972),
fig. 634.

médicament, parfum à brûler, ingrédient de magie et même condiment. Les ressemblances s'arrêtent là, de sorte que la proposition de Sprengel se heurte à des objections irréfutables :

— À la différence du silphium, *F. tingitana* est impropre à la consommation humaine et animale. Proche parente de *F. communis*, elle en partage probablement certains principes toxiques⁶⁴. On en signale en outre la forte teneur en ammoniaque⁶⁵.

— Son aire comprend tout le sud du bassin méditerranéen, du Maroc à la Palestine. Rien n'a pu inciter à la considérer comme la plante libyenne par excellence.

64. Galien, VI, 752 Kühn, évoque même des cas mortels d'empoisonnement par les fêrules, dont la toxicité est aujourd'hui bien établie (cf. J. BELLAKHDAR, *ibid.*, p. 158-159). On en consommait néanmoins, non sans inconvénients, les jeunes tiges bouillies (Diosc. III, 77 ; Pline, XX, 260).

65. M. ZOHARY, *Flora palaestina*, t. II, Jérusalem, 1972, p. 438.

— Le fruit de *Ferula tingitana*, brun bleuâtre à maturité et dépourvu, comme chez les autres espèces du genre, d'ailes développées (fig. 10), ne ressemble pas à celui du silphium, « foliacé » et « jaune d'or ». Pour qui sait que la détermination des Ombellifères se fonde essentiellement sur les caractères du fruit, la proposition de Sprengel est inacceptable. Nous verrons plus loin que Sprengel en fut lui-même conscient.

2. Le séjour en Cyrénaïque du médecin génois Paolo della Cella, pendant l'année 1817⁶⁶, ouvrit une autre piste. Ayant remarqué dans cette région l'abondance d'une Ombellifère mortelle pour les chameaux, mais assez voisine d'aspect de la plante représentée sur les monnaies, Della Cella lança l'idée que ce pouvait être le silphium⁶⁷. Le botaniste Viviani fit bientôt de cette suggestion une certitude et nomma *Thapsia Silphium* la plante dont il avait reçu de Della Cella un exemplaire incomplet et de ce fait indéterminable⁶⁸. Le doute que laissait subsister cette conclusion hâtive incita le médecin français Laval à reprendre la recherche sur le terrain au printemps de 1874. Le 10 août suivant, son décès était annoncé à la Société botanique de France⁶⁹. Le voyageur avait eu l'intention de séjourner à Cyrène ou à Ghegab, sur le plateau supérieur, où, à l'en croire, « le *Thapsia Silphium* (...) croît en grande abondance »⁷⁰. Cette abondance même et la présence de la plante dans la *chôra* cyrénéenne donnaient à penser que ledit *Thapsia Silphium* n'était rien d'autre que *Thapsia garganica* L. (le *drias* des Libyens), espèce très commune en Afrique du Nord et présente même en Grèce. Pour clore le débat, « en 1875, Jules Daveau fut chargé d'une mission en Cyrénaïque afin de rechercher le vrai silphium. Il retrouva bien le *Thapsia*

66. P. DELLA CELLA, *Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occidentali dell' Egitto fatto nel 1817*, Gênes, 1819. Sur cette première relation détaillée d'une exploration de la Cyrénaïque, voir F. CHAMOUX, *Cyrène*, p. 18 ; A. LARONDE, « La redécouverte de Cyrène », *Les dossiers d'archéologie*, 167, 1992, p. 45.

67. DELLA CELLA, *ibid.*, p. 127.

68. D. CAUVET, art. cit. (*supra*, n. 18), p. 13 : « Le seul exemplaire authentique du *Thapsia Silphium* Viviani, que l'on possède, se trouve dans l'herbier de Viviani. Mais cet exemplaire est incomplet et ne permet pas une comparaison absolue avec le *Thapsia* de l'Algérie » [à savoir *T. garganica* L. ; voir *infra*].

69. Lettre de V. Reboud, lue à la séance du 13 novembre 1874, *Bull. Soc. Botanique de France*, 21, 1874, p. 288-291.

70. *Ibid.*, p. 289. Laval avait dû faire cette observation en 1859, pendant un premier séjour en Libye.

garganica. (...) Daveau estima que ce ne pouvait être le vrai silphium »⁷¹. L'affaire semblait classée lorsque parut en 1985 le fascicule 117 Apiaceae (= Ombellifères) de la *Flora of Libya*⁷², où sont donnés comme synonymes de *Thapsia garganica* L. « *Thapsia sylphium* Viv., *Fl. Lib. Spec.* 17, 1824 ; *T. garganica* var. *sylphium* (Viv.) Aschers. ; *Sylphium cyrenaicum* Laval ». C'est dire qu'il n'y a pas lieu, pour un botaniste, de distinguer le *drias* libyen de l'espèce-type *Thapsia garganica* L. Mais la description de celle-ci se termine par cette remarque : « C'est très vraisemblablement le "sylphium" ou "silphium" de Cyrénaïque »⁷³. D'où la nécessité de démontrer qu'il faut absolument séparer une fois pour toutes le silphium et la thapsie du Gargano.

Théophraste l'avait déjà fait en les nommant respectivement σίλφιον et θαψία sans équivoque. Ses renseignements sur la thapsie sont de première main⁷⁴, comme il est naturel pour une plante facilement observable — aujourd'hui encore — dans la campagne athénienne.

— Comme dans la plupart des plantes livrées à l'usage médical par les ριζοτόμοι, la partie utile est la racine, administrée sans préparation ou sous la forme du suc extrait de sa chair blanche (fig. 11). Première différence par rapport au silphium : ce suc n'est pas une sécrétion qu'on recueille, mais le liquide exprimé des morceaux de racine broyés (*HP IX, 8, 3* : οὐδ' ὀπισμὸς ἀλλ' οἶον χυλισμὸς ἐστίν). En outre, la racine et son suc sont violemment purgatifs et émétiques. Un seul détail (*IX, 8, 5*) suffirait à faire reconnaître *Thapsia garganica* dans la θαψία de Théophraste : « on recommande d'arracher certaines racines, comme entre autres la thapsie, en se plaçant dans le sens du vent, après s'être enduit de matière grasse, car le corps se couvre d'œdèmes si on opère contre le vent ». L'action révulsive et vésicante de la racine de thapsie est bien connue.

— De même que le prétendu silphium de Della Cella et à l'inverse du silphium antique, la θαψία de Théophraste (*IX, 20, 3*) est dangereuse pour

71. L. JOLY, « Le Silphium des Anciens et les Ombellifères supposées s'en rapprocher », *Revue de Botanique appliquée et d'Agriculture tropicale*, 26, 1946, p. 72-75, en part. p. 73 (d'après Ch. Flahault, Notice nécrologique de Jules Daveau, *Bull. Soc. Botanique France* 1930, p. 132).

72. S.M.H. JAFRI et A. EL-GADI, *Flora of Libya*, fasc. 117 (Apiaceae, by S.M.H. Jafri), Tripoli, 1985, p. 111-113.

73. Même opinion exposée par L. Boulos en 1985 également (référence et citation commentée dans mon édition de Théophraste [CUF, 1993], p. 159).

74. Il ne rapporte jamais à son sujet des on-dit (φασί). Les principaux passages de l'*Historia plantarum* concernant la thapsie sont *IX, 8, 3* et *5* ; *IX, 9, 6* ; *IX, 20, 3*.

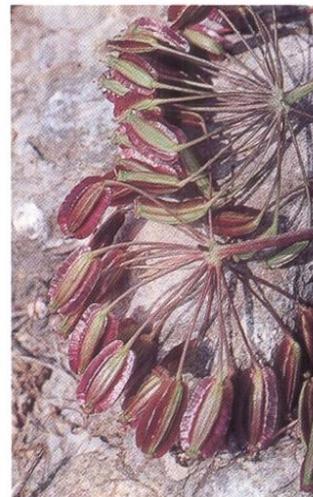
FIG. 11. — *Thapsia garganica* L. Plante déracinée.

FIG. 12. — Fruits immatures.

les troupeaux : « La plante pousse certes ailleurs, mais particulièrement en Attique ; le bétail n'y touche pas – du moins celui de la région, car les bêtes venues de l'extérieur la pâturent et meurent de diarrhée ».

— Du point de vue morphologique, la différence est nette entre le silphium « à feuille de céleri » et la thapsie « à feuille de fenouil » (IX, 9, 6), c'est-à-dire à divisions du limbe linéaires, quelle que soit leur largeur (fig. 11). Le seul caractère significatif commun au silphium et à *T. garganica* est le grand développement des ailes latérales du fruit (fig. 12), qui toutefois sont chez la thapsie marron jaunâtre à maturité, et non jaune d'or. Distribution géographique, toxicité et même aspect physiognomique concourent à imposer cette évidence que le silphium des Anciens n'est pas *Thapsia garganica*.

3. La troisième proposition à examiner n'a pas une longue histoire, puisque les participants au colloque de Tripoli sur le silphium, en octobre 1989, en ont eu la primeur. Prenant à son tour les images monétaires comme unique source d'information, A. Manunta, auteur de deux articles déjà cités⁷⁵, identifie la plante antique avec *Cachrys ferulacea* (L.) Calestani, dont il a lui-même révélé l'existence en Libye.

75. *Supra*, n. 38 et 43. Articles cités désormais *Studi*, 1996 et *QAL*, 2003.

— Le lieu de ses découvertes est déjà un élément dissuasif, puisqu'elles se situent à l'intérieur d'un périmètre délimité par les agglomérations de Saf-Saf, Labraq, Ghegab, Al-Faydiya, Ghernada⁷⁶, c'est-à-dire en pleine zone des cultures du plateau cyrénéen, là où précisément les textes anciens unanimes attestent que le silphium n'existait pas.

— La distribution géographique de *Cachrys ferulacea*, telle qu'A. Manunta la représente dans sa plus récente publication⁷⁷ (fig. 13), contribue encore davantage à ruiner son hypothèse. La Grèce continentale étant tout entière comprise dans l'aire naturelle de l'espèce, les Anciens n'auraient évidemment pas importé à grands frais le silphium de Cyrénaïque s'ils avaient pu le trouver chez eux.

— Il est presque superflu de signaler en outre les différences morphologiques entre *Cachrys ferulacea* et le silphium. Le fruit du *Cachrys*⁷⁸ (fig. 14) possède un mésocarpe ovoïde de texture spongieuse et tournant au rouge vineux, remarquablement développé par rapport aux ailes à peine saillantes sur les cinq petites côtes subéreuses. La feuille se divise en lobes linéaires ou filiformes⁷⁹, ce qui fait de *C. ferulacea*, suivant la terminologie de Théophraste, une espèce « à feuille de fenouil », et non, comme le silphium, « à feuille de céleri ». Notons enfin que le suc de *C. ferulacea*, au demeurant aromatique, ne s'écoule pas en larmes ou en masses de gomme-résine. Force est donc de reconnaître que l'identification du silphium avec *Cachrys ferulacea* ne résiste pas à l'examen.

Une hypothèse de travail bien plus intéressante avait été avancée dans les premières années du XIX^e siècle, mais elle est vite tombée dans un oubli qui n'a peut-être pas toujours été l'effet du hasard.

76. *Studi*, 1996, p. 218. Pour situer ces localités, voir la carte de la région de Cyrène dans A. LARONDE, art. cit. (*supra*, n. 60), p. 504. La plus éloignée se trouve à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Cyrène.

77. *QAL*, 2003, p. 349, fig. 2 (reproduite sans l'agrandissement de la Sardaigne dans notre fig. 13).

78. Description détaillée dans A. MANUNTA, « Identificazione del "silfio cirenaico" con *Cachrys ferulacea* (L.) Calestani (= *Prangos ferulacea* (L.) Linblev. » (communication au colloque de Tripoli, 1989), p. 2 ; extraits des flores usuelles cités dans *Studi*, 1996, p. 213, n. 2, et *QAL*, 2003, p. 346, n. 19. Voir aussi dans *Studi*, 1996, p. 217, la fig. 5 (photographie).

79. Mêmes références que dans la n. 78 ci-dessus. Voir aussi *Studi*, 1996, p. 217, fig. 6 et 7, et la photographie en couleur de la plante entière fleurie dans F. ALI MOHAMED, « Les campagnes cyrénéennes », *Les dossiers d'archéologie*, 167, 1992, p. 50.

Pendant que Hans Gottlob Schneider préparait son édition des œuvres complètes de Théophraste, dont quatre volumes parurent à Leipzig en 1818, suivis en 1821 d'un volume de suppléments et d'index, il fit souvent appel à la compétence de son ami botaniste Heinrich Link⁸⁰. Ce dernier, directeur du Jardin botanique de Berlin-Dahlem, se trouvait être spécialiste de la flore portugaise. Parmi les traits distinctifs du silphium, Link remarqua immédiatement le principal critère de détermination d'une Ombellifère : le fruit, en l'occurrence aplati et pourvu de grandes ailes jaune d'or. Pour lui, le rapprochement s'imposait avec la seule espèce qui possède ce caractère et produit en abondance une gomme-résine fortement aromatique : le *Laserpitium gummiferum* qu'il avait observé au Portugal. Dès 1818 Schneider signale cette nouvelle piste : « Link remarque, dit-il⁸¹, qu'on n'a jusqu'ici fait état d'aucune vertu médicinale de *Ferula tingitana*, alors que la saveur et l'odeur en font reconnaître immédiatement de grandes dans le *Laserpitium gummiferum* découvert par Desfontaines en Afrique du Nord, par Brotero et par Link dans le sud du Portugal ». Sprengel, qui avait jusqu'alors soutenu l'équivalence σίλφιον = *Ferula tingitana*⁸², comprit vite, étant lui-même botaniste, que *Laserpitium gummiferum* était un bien meilleur candidat. Il se rangea donc, quoique discrètement, à l'opinion de Link. En 1821 Schneider⁸³ fait état de son ralliement : « Il compare maintenant le silphium au *Laserpitium gummiferum* Desfontaines, à cause de sa graine couleur d'or ». L'année suivante Sprengel publia sa traduction allemande de l'*Historia plantarum*, accompagnée d'un commentaire dans lequel il justifie son changement d'avis⁸⁴ : « On a mis en lumière *Thapsia gummifera* (*Laserpitium gummiferum* Desfont., *Laserpitium thapsiaeforme* Brot.), parce que cette espèce a une remarquable richesse en une sorte de résine d'odeur forte.

80. *Theophrasti Eresii quae supersunt opera*, ed. Io. Gottlob SCHNEIDER, Lipsiae, t. I-IV, 1818 ; t. V, 1821. Dans la Préface (t. I, p. VII), Schneider s'acquitte de sa dette de reconnaissance envers Link, d'abord son collègue à Breslau, puis professeur de botanique à Berlin.

81. *Ibid.*, t. III, p. 483 (Annotationes ad *Historiam plantarum* VI, 3). Le refus de reconnaître des propriétés médicinales à *Ferula tingitana* est excessif, mais même sans entrer dans des considérations pharmacologiques, on ne pouvait voir dans cette identification du silphium qu'un simple pis-aller (cf. *supra*, p. 209-210).

82. *Ibid.*

83. T. V, Praefatio, p. VIII : « Silphium nunc propter semen colore aureo comparat cum Laserpitio gummifero Desfontain. »

84. K. SPRENGEL, *Theophrasts Naturgeschichte der Gewächse*, Altona, 1822 (réimpr. Darmstadt, 1971), t. II Erläuterungen zu Theophrast, p. 227.

Je suis moi aussi très enclin à adhérer à cette opinion, d'autant que la graine ailée a une couleur jaune d'or et mérite amplement le nom de φύλλον, plutôt que l'épaisse graine brune de *Ferula tingitana* ». Link fut certainement satisfait de cette approbation, mais moins de l'anonymat dans lequel il était relégué⁸⁵. D'où sa mise au point dans une communication à l'Académie des Sciences de Berlin, le 19 mars 1829. Sous le titre « Über das Cyrenäische Silphium der Alten », Link expose les données du problème, ses objections au choix de *Ferula tingitana* et sa propre hypothèse de travail⁸⁶ : « J'ai proposé une autre plante, *Laserpitium gummiferum* Desfont. *L. thapsiae-forme* Brot., et Schneider a mentionné mon opinion dans son Commentaire de Théophraste. Sprengel donne son assentiment dans les notes accompagnant sa traduction, sans toutefois mentionner l'auteur. (...) *L. gummiferum* produit une gomme-résine d'une odeur assez forte mais non désagréable, et a une feuille assez finement divisée ».

Loin d'avoir relancé la recherche, comme on pourrait s'y attendre, ce document important ne suscita aucun intérêt, pas plus que n'en avait suscité la palinodie de Sprengel. Celle-ci, fort explicite, est pourtant clairement résumée dans l'ouvrage de Thrige⁸⁷, qui ne manque à aucune bibliographie du sujet. On ne peut s'empêcher de penser que des considérations non scientifiques ont fait naître, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, une conspiration du silence contre l'helléniste et les deux botanistes allemands. Les mentions de leurs travaux sont rares, le plus souvent allusives, et les jugements expéditifs. Ainsi dans sa communication de 1875 à la Société botanique de France, D. Cauvet cite sans explication ni référence *Laserpitium gummiferum* Desf. au nombre des espèces par lesquelles « il est aujourd'hui démontré que le silphion n'était pas produit »⁸⁸. A. Rainaud, *DA s.v. silphium*, donne également comme proposition inacceptable celle de « *Laserpitium gummiferum* qui produit une gomme aromatique et pousse

85. « Man hat auf Thapsia gummifera (...) geschlossen ... »

86. *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin* 1829, p. 115-125, en part. p. 124.

87. *Res Cyrenensium*, 1828 (cf. *supra*, n. 2), p. 368 : « Sprengelius ipse (ad Theophr. p. 227) dubius est, utrum *ferulam tingitanam* an *thapsiam gummiferam* definiat, verum ad hoc tamen magis inclinare videtur ». Les deux options successives de Sprengel apparaissent encore dans l'*Index plantarum* de la 3^e éd. Wimmer de l'*Historia plantarum*, Paris (Didot), 1866.

88. Art. cit. (*supra*, n. 18), p. 16. L'hypothèse ainsi écartée est attribuée, au moyen du nom de son auteur entre parenthèses, à Desfontaines, dont la description de *L. gummiferum* ne contient rien de tel ; cf. R.L. DESFONTAINES, *Flora Atlantica*, Paris, t. I, 1798, p. 254-255.

dans l'Espagne du sud et dans l'Afrique du nord ». Ces détails montrent assez que Rainaud sait de quoi il parle et s'abstient de nommer sa source. Seul l'article *Silphion* de Steier dans la *Real-Encyclopädie*⁸⁹ donne (c. 105) la référence précise de l'exposé de Link, qu'il accompagne d'un commentaire défavorable : « En 1829 parut le travail de Link, "Über das Cyrenäische Silphium der Alten" (...), dont le résultat fut toutefois négatif. Link déclara non recevable l'interprétation de Viviani⁹⁰ (...), de sorte que la question était de nouveau pendante comme au début ». Pas un mot de l'hypothèse réellement novatrice de Link, qui s'est trouvée ainsi condamnée à l'oubli, sans examen ni discussion.

Or la réunion dans la même espèce des caractères remarquables du suc et du fruit du silphium impose, à l'évidence, une étude attentive du *Laserpitium gummiferum* de Desfontaines. La description suivante de ce taxon, aujourd'hui nommé *Margotia gummifera* (Desf.) Lange⁹¹, se fonde à la fois sur les publications botaniques⁹² et sur l'observation directe de la plante dans son milieu naturel. La partie personnelle de la documentation a été recueillie à la fin d'août 2000 sur les paléodunes de la péninsule de Troia, dans le sud du Portugal. À cette époque de l'année, *M. gummifera* achève son cycle végétatif annuel et porte ses fruits mûrs dont la brillante couleur d'or rend la plante immédiatement reconnaissable (fig. 15).

Margotia gummifera (Desf.) Lange

1. Caractères morphologiques⁹³

— La hauteur de la tige est comprise entre 60 et 100 (– 120) cm d'après les flores, 75 cm en moyenne pour les exemplaires mesurés à Troia. Mais les

89. *RE III A 1* (1927), c. 103-114.

90. Sur le *Thapsia Silphium* de Viviani, voir *supra*, p. 210.

91. Synonyme : *Elaeoselinum gummiferum* (Desf.) Tutin.

92. Outre Desfontaines (*supra*, n. 88), E. BOISSIER, *Voyage botanique dans le Midi de l'Espagne pendant l'année 1837*, Paris, 1839, t. II, p. 263-264 (cité désormais Boissier) ; J.A. BATTANDIER et L. TRABUT, *Flore de l'Algérie*, Alger-Paris, t. I, 1888, p. 372-373 (= Battandier) ; P. QUÉZEL et S. SANTA, *Nouvelle Flore de l'Algérie*, Paris, 1963, t. II, p. 656 (= Quézel) ; F. GARCÍA MARTÍN et S. SILVESTRE, « Revisión de los generos *Elaeoselinum* Koch ex DC., *Margotia* Boiss. y *Distichoselinum* García Martín & Silvestre (Umbelliferae) », *Lagascalía* (Sevilla), 13-2, 1985, p. 205-237 (= García M. et Silv.) ; F. GARCÍA MARTÍN, « *Margotia* Boiss. », dans B. VALDÉS et alii, *Flora Vasculare de Andalucía Occidental*, Barcelona, t. II, 1987, p. 326 (= García M.).

93. Présentés dans l'ordre traditionnel des flores.



FIG. 15. — *Margotia gummifera* (Desf.) Lange (*Laserpitium gummiferum* Desf.).
Plante chargée de fruits mûrs. Paléodunes de Troia (Portugal).

variations de taille ont encore plus d'ampleur que sur la fêrule commune⁹⁴. Dans les falaises de l'Estremadura portugaise, on trouve des plantes naines (10-20 cm), qui ne sont pas considérées comme une sous-catégorie taxinomique (García M. et Silv., p. 232). Inversement nous avons rencontré dans la pinède de Carvalhal (au sud de Troia) un sujet exceptionnel de 140 cm. Si l'espèce existait dans la steppe libyenne, ce pourrait être sous la forme d'un écotype de dimensions réduites, en raison de l'aridité du milieu.

Le diamètre est de l'ordre de 1 cm, mais malgré cette minceur les cannelures sont bien marquées, et accentuées par la dessiccation (fig. 16).

La tige renferme une moelle blanche odorante. La gomme-résine dont la plante entière est imprégnée s'extravase spontanément ou en réaction à un stimulus (piqûre d'insecte parasite) et reste coagulée sur la tige sèche (fig. 17).

— Les feuilles apparaissent dès le début d'un nouveau cycle végétatif, à la fin de l'été, quand les parties aériennes du cycle précédent sont détruites. Il s'agit donc d'une plante « à tige annuelle », comme le silphium.

Toutes les feuilles se composent d'une gaine striée, plus ou moins ample, et d'un limbe qui se réduit progressivement entre la base de la tige et l'inflorescence. Les feuilles basales (fig. 18) sont très grandes (30-60 cm de long sur 16-22 cm de large pour les exemplaires algériens décrits par Desfontaines, p. 254), trois ou quatre fois divisées en courts segments étalés et aigus (fig. 19). À noter qu'avant l'entrée en vigueur de la nomenclature binominale, Tournefort⁹⁵ désignait notre *Margotia gummifera* par la périphrase *Thapsia Apii folio, Lusitanica, foetidissima, flore albo* « Thapsie à feuille de Céleri, portugaise, très malodorante, à fleur blanche ». *Apii folio* répond exactement à *folia... apio maxime similia* dans la description que Pline donne du silphium (XIX, 42) d'après Théophraste (*HP VI, 3, 1, φύλλον... ὁμοιον τῷ σελίνω*).

— Même concordance sans dépendance entre le qualificatif *amarillo-doradas* que les botanistes espagnols contemporains (García M. et Silv., p. 228 ; García M., p. 326) appliquent aux ailes du fruit de *Margotia gummifera* (fig. 20), et χρυσοειδές, épithète de φύλλον, fruit foliacé du

94. *Supra*, p. 205.

95. J. PITTON DE TOURNEFORT, *Institutiones Rei Herbariae*, Parisiis, t. I, 1719, p. 322. L'usage systématique de la nomenclature binominale a été institué par le *Species plantarum* de Linné en 1753.



FIG. 16. — Tige et gaines foliaires sèches.

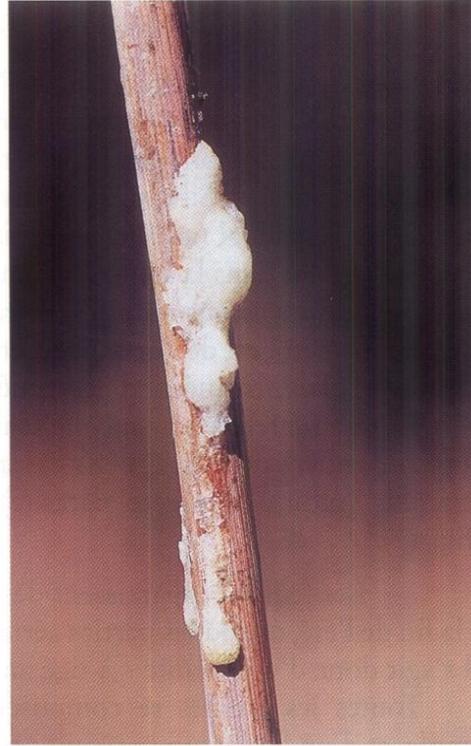


FIG. 17. — Gomme-résine coagulée.



FIG. 18. — Feuille basale (*exsiccatum*).



FIG. 19. La même (détail).

Margotia gummifera (Desf.) Lange.



FIG. 20. — Fruits mûrs.



FIG. 21. — Racine *in situ*.
Margotia gummifera (Desf.) Lange.



FIG. 22. — Épanchement de suc
sur des sections
de racine.

silphium dans Théophraste (*HP VI*, 3, 5). Il se peut même qu'un profond intervalle tel que celui qui sépare les ailes à la base du fruit de *M. gummifera* soit à l'origine de la représentation bifide de celui du silphium (fig. 6). À l'âcreté de la graine mûre notée pour le silphium par Théophraste (*CP VI*, 12, 8)⁹⁶ correspondrait en outre la forte concentration de gomme-résine que Boissier (p. 264) signale dans celle de *M. gummifera* : « Cette espèce a ses fruits tellement remplis d'une huile aromatique (...) qu'elle sort à l'extérieur sous forme de gouttelettes. On remarque de ces mêmes gouttelettes sur le haut des tiges⁹⁷ et sur les rayons de l'ombelle ».

— La racine de *M. gummifera* est un long et gros pivot vertical ou coudé à l'horizontale, qui peut atteindre 1 m avant de se diviser en deux ou trois racines secondaires (fig. 21). De même que celle du silphium, elle a une écorce noire peu adhérente et forme souvent des bourrelets ou des protubérances. Dans sa chair blanche « la grande quantité de gros canaux sécréteurs provoque à la moindre incision l'émission d'un latex incolore d'odeur pénétrante »⁹⁸ (fig. 22). Ce suc limpide, de saveur âcre et fortement aromatique, se change au contact de l'air en cristaux d'un blanc pur ; sa coagulation rapide permet de le recueillir sans perte.

2. Habitat

L'aire du silphium avait une amplitude altitudinale considérable, puisqu'il se trouvait à la fois « dans la montagne » (le Djebel Akhdar dépasse 800 m) et au niveau de la mer le long de la Syrte. Il s'accommodait de tout sol maigre et sec, en l'occurrence, des rocailles calcaires et des sables maritimes. Même absence d'exigences écologiques strictes chez *Margotia gummifera* : dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique elle peuple les cordons dunaires, et d'autre part s'élève à 700 m dans la Sierra Norte de Séville ; en Espagne, elle semble préférer les sols détritiques acides (García M. et Silv., p. 229 ; García M., p. 326), en Algérie les terrains calcaires (Battandier, p. 373). Plusieurs auteurs (Desfontaines, p. 255 ; Boissier, p. 264) notent sa prédilection pour les lieux incultes, arides et chauds. Plus explicitement L. Emberger⁹⁹ met *Margotia gummifera* au nombre des espèces qui

96. *Supra*, p. 206.

97. Cf. DESFONTAINES, p. 255 : « Rami succum glutinosum et graveolentem fundunt ».

98. GARCÍA MARTIN et SILVESTRE, p. 207.

99. L. EMBERGER, *Aperçu général sur la végétation du Maroc*, Berne, 1939, p. 107.

caractérisent au Maroc des forêts sèches influencées par le voisinage du Tadla : « le climat est très chaud en été, l'humidité atmosphérique réduite. (...) Parmi les végétaux de petite taille figure (...) *Margotia gummifera* (...). Ces éléments "chauds" ne se trouvent que sur les versants exposés au Midi ou à l'ouest. Sur les versants nord, ils manquent presque complètement et y sont remplacés par des espèces moins xérophiles ». On se souvient que de même le silphium manquait à la façade méditerranéenne de la Cyrénaïque et prospérait sur le versant sud du Djebel Akhdar déjà soumis à des influences sahariennes.

3. *Distribution géographique*

L'appartenance reconnue de *Margotia gummifera* à la flore méditerranéenne occidentale pose un problème que Link a lui-même exposé honnêtement. « On peut certes objecter, dit-il dans sa communication ¹⁰⁰, que cette plante pousse en Algérie, ainsi que dans le sud du Portugal, donc probablement pas dans la province de Cyrénaïque, beaucoup plus chaude, et qu'on ne l'aurait certainement pas méconnue, du moins en Algérie, dans l'Antiquité, vu qu'on la recherchait avec empressement ». Le premier argument a peu de poids : nous venons de voir *M. gummifera* caractérisée comme un végétal xérophile qui recherche un climat très chaud. Sur le second point, à savoir la distribution générale de l'espèce, nous sommes aujourd'hui encore mal renseignés en ce qui concerne l'Afrique du Nord. La carte n° 5 de F. García Martín et S. Silvestre (p. 231) présente les localisations attestées par des études et des exemplaires d'herbier, très nombreuses dans la péninsule Ibérique, trois en tout pour le Maghreb : Oran et Arzeau en Algérie, la Kroumirie aux environs de Tabarqa en Tunisie. En attendant un inventaire méthodique, qui apparemment reste à faire, nous pouvons ajouter à ces maigres données quelques localisations bien attestées : au Maroc central, forêts de Sibara (Emberger, ci-dessus) ; en Algérie, où la plante est « assez commune dans le Tell » (Quézel), « Alger, Bouzaréah, Guyotville, Zaccar de Miliana, etc., etc. » (Battandier), forêt de Bâinem au N.-O. d'Alger (plusieurs exemplaires de l'Herbier Dubuis à l'Institut de Botanique de Montpellier) ; en Tunisie, dunes de Gammart (près de Tunis) où

100. Cf. *supra*, n. 86.

M. gummifera existait au début du XX^e siècle ¹⁰¹. Cette dernière information rappelle qu'au IV^e siècle *a.C.* Eubule mentionnait parmi les produits locaux les plus renommés « la tige <du silphium> de Carthage et son silphium » (καυλὸν ἐκ Καρχηδόνοσ καὶ σίλφιον) ¹⁰². Au-delà de Carthage, l'Afrique du Nord était alors *terra incognita*, et encore au début de notre ère sa flore restait peu familière aux auteurs grecs et latins ¹⁰³. Mais Rome s'y fournissait en marchandises recherchées (bois de thuya, ivoire de l'éléphant de Numidie, etc.). Si l'on admet une étroite parenté entre *Margotia gummifera* et le silphium, il est plausible qu'au IV^e siècle de notre ère l'ὄπος κερηναῖκός prescrit par Oribase et tarifé dans l'Édit de Dioclétien ¹⁰⁴ ait été reçu de la péninsule Ibérique ou de l'Afrique du Nord, sans que ce soit dit nulle part, la qualité du produit important seule aux usagers.

4. Tradition arabe du silphium et noms vernaculaires de *M. gummifera*

Link a posé incidemment le problème de la diffusion des connaissances antiques sur le silphium dans le monde hispano-arabe du Moyen Âge. Il signale ¹⁰⁵ que Garcia de Orta, au début du XVI^e siècle, parle d'un produit nommé *altit* ou *asa*, en usage dans l'Inde orientale, qui ne peut être que l'assa-foetida ; le souvenir même du silphium africain serait à cette époque complètement perdu.

L'étude de la question a été reprise récemment par L. Bolens ¹⁰⁶ sur l'ensemble des textes arabes et andalous des XI^e-XIII^e siècles. Il ressort de ce corpus hétérogène qu'en général la gomme-résine aromatique est appelée *hiltîl* et la plante qui la produit *anjudân*, mais l'identité de celle-ci reste

101. D'après la documentation locale consultée par É. Le Floch (communication personnelle).

102. Fr. 18 Hunter, *ap.* Pollux, VI, 67, et Athénée, 28 d, qui l'attribue à Antiphane. Il n'est pas possible de voir dans ce produit de luxe importé de Carthage le silphium qu'au dire de Strabon (XVII, 3, 20 = C 836) les Carthaginois se procuraient clandestinement à Charax contre du vin : on ne vante pas ouvertement une denrée de contrebande.

103. On pourra consulter à ce sujet notre article « Végétaux étranges ou remarquables du Maroc antique d'après Strabon et Plin l'Ancien », à paraître en 2005 dans *Antiquités africaines*, 38-39.

104. Document signalé et commenté dans les deux articles de D. Roques cités *supra* (n. 4 et 20).

105. P. 123.

106. L. BOLENS, « Al-Andalus. Plantes nouvelles et plantes retrouvées : l'exemple du silphium », dans *Flaran* 12 (Plantes et cultures nouvelles en Europe occidentale, au Moyen Âge et à l'époque moderne), Auch, 1992, p. 133-142, en part. 136-142.

indéterminable, hormis le cas où il est fait référence à la Perse¹⁰⁷, donc indirectement à *Ferula assa-foetida*. Or L. Trabut donne comme noms vernaculaires nord-africains de *Margotia gummifera* précisément *haltit*, *berltit*, *hillit* et *oundjoudan*¹⁰⁸. On serait tenté d'en déduire la double équivalence ὀπὸς (μηδικός) = *hiltit* = [en Orient] *assa-foetida*, et ὀπὸς (κυρηναϊκός) = *hiltit* = [au Maghreb] gomme-résine de *Margotia gummifera*. Mais il faut compter avec les homonymies et les phénomènes de transfert fréquents dans les phytonymes. Ainsi le *Tuhfat al-Aḥbāb*¹⁰⁹ traité pharmacologique anonyme du XVI^e ou XVII^e siècle, déclare « *Anḡudān*, c'est *ad-Diryās* », c'est-à-dire la thapsie, qui a usurpé ici le nom d'une autre Ombellifère. Une enquête sur les termes désignant *Margotia gummifera* dans les localités du Maghreb où elle se trouve, ainsi qu'en Espagne et au Portugal, serait peut-être instructive. Ce n'est évidemment pas l'affaire d'un antiquisant.

Seule en effet une recherche pluridisciplinaire peut désormais apporter une solution définitive au problème du silphium. L'examen de l'hypothèse de Link a fait apparaître des ressemblances incontestables entre *Margotia gummifera* et le silphium des textes classiques, trop nombreuses et trop précises pour être fortuites. Cet ensemble de faits permet d'affirmer que *Margotia gummifera* est l'espèce actuelle la plus proche du silphium, mais non qu'elle est le silphium. Pour se prononcer sans réserves, il faudrait avoir découvert ce taxon, ou un autre très voisin, dans la σιλφιοφόρος χώρα de la Libye antique. La première initiative à prendre dans ce sens serait de charger un botaniste spécialiste des Ombellifères d'une reconnaissance des espèces présentes dans la zone steppique et aux abords de la Syrte. La découverte récente par A. Manunta de *Cachrys ferulacea* près de Cyrène montre assez que l'inventaire floristique de la Libye est encore incomplet. En l'absence de résultat positif, il conviendrait de faire appel à l'archéobotanique, car une plante abondante pendant des siècles sur un vaste territoire a nécessairement laissé des vestiges dans le sol.

107. Cf. *ibid.*, p. 141 : « Abū Hanīfa : Dans le pays de Kikān (nord de la Perse) les gens s'en nourrissent ».

108. L. TRABUT, *Répertoire des Noms indigènes des Plantes spontanées, cultivées et utilisées dans le Nord de l'Afrique*, Alger, 1935, p. 161.

109. *Tuhfat al-Aḥbāb*, édition, traduction et notes critiques de H.P.J. Renaud et G.S. Colin, Paris, 1934, p. 10-11.

Il reste beaucoup à faire également dans le domaine chimico-pharmacologique. Des tests de toxicité effectués au sein d'un laboratoire privé sur l'extrait alcoolique de *Margotia gummifera* en ont révélé la totale innocuité. D'autre part, plusieurs équipes espagnoles ont déjà identifié les composants chimiques de la plante et publié leurs résultats¹¹⁰. En particulier l'huile essentielle des fruits a mis en évidence une forte teneur en pinènes (α -pinène 47 %, β -pinène 28,35 %) et la présence de camphre (2,88 %) entre autres composants, qui laissent présumer une action antiseptique notamment sur les voies respiratoires. Il faudrait étudier pareillement le suc de la racine et confronter les aptitudes thérapeutiques de ses composants avec les usages du silphium dans la médecine antique.

Le problème du silphium n'est donc pas résolu. Le but visé dans le présent article n'était que d'éliminer du dossier des erreurs patentées, de réhabiliter les travaux allemands du XIX^e siècle tombés dans un injuste oubli et de donner des bases aussi solides que possible aux recherches futures¹¹¹.

Suzanne AMIGUES

110. Ce sont pour la plupart des analyses chimiques d'une substance spécifique (margotianine, acide gummiférolique, acide isomargotianoïque) trop techniques pour être comprises et utilisées par un non-spécialiste. On retiendra seulement, pour l'étude de l'huile essentielle des fruits, A. VELASCO NEGUERUELA *et alii*, « Datos sobre la composición química (terpenoides) de plantas aromáticas de la provincia de Toledo », dans les Actes des *Jornadas Ibéricas de Plantas medicinales, aromáticas y de Aceites esenciales*, Madrid, 1992, p. 292.

111. Au cours de mes longues recherches sur le silphium, j'ai reçu maintes fois les encouragements chaleureux de François Chamoux. Édouard Le Floch et Denis Roques, chacun dans sa spécialité, m'ont procuré de nombreux documents qui ont enrichi considérablement ma bibliographie. Enfin mon ami botaniste Pierre Quézel m'a rendu un grand service en m'indiquant la station portugaise, facilement repérable et accessible, où j'ai pu observer à loisir *Margotia gummifera*. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.